

TROY BLACKLAWS

Un monde beau,
fou et cruel

Flammarion

Extrait de la publication

TROY BLACKLAWS

Un monde beau, fou et cruel

Au pays arc-en-ciel de Mandela, la violence et le racisme n'en ont pas fini de distiller leur poison mortel. Professeur au

Zimbabwe, Jabulani n'a d'autre choix que de fuir la répression qui s'abat sur son pays. Comment imaginer ce qui l'attend de l'autre côté de la frontière ? Aussitôt kidnappé par des trafiquants, il découvre une réalité à mille lieues du rêve sud-africain. Jeune étudiant au Cap, Jero peine à trouver sa place dans un monde de dealers où la progression des bidonvilles ne cesse de brouiller les cartes. Un monde où tour à tour le courage et l'indifférence peuvent sceller le sort d'un réfugié, et l'amour décider de frapper au moment où l'on s'y attend le moins.

Troy Blacklaws convoque toute la puissance poétique de son écriture pour croquer deux destins parallèles dans l'Afrique du Sud d'aujourd'hui où chacun lutte à sa façon pour survivre, tandis que se côtoient la violence quotidienne et la beauté envoûtante des hommes et des lieux.

« Un pouvoir d'évocation pour ainsi dire hypnotique : je suis ébloui. »

Deon Meyer

Troy Blacklaws a grandi au Cap durant l'apartheid et a étudié l'anglais à l'université de Rhodes avant d'enseigner la littérature dans différents pays. Après *Karoo Boy* (Flammarion, 2006) et *Oranges sanguines* (Flammarion, 2008), *Un monde beau, fou et cruel* est son troisième roman traduit en français.

Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par PIERRE GUGLIELMINA

Flammarion

UN MONDE BEAU,
FOU ET CRUEL

DU MÊME AUTEUR

Karoo Boy, Flammarion, 2006 ; 10/18, 2008.

Oranges sanguines, Flammarion, 2008.

Troy Blacklaws

UN MONDE BEAU,
FOU ET CRUEL

*Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Pierre Guglielmina*

Flammarion

Titre original : *Cruel Crazy Beautiful World*

Éditeur original : Double Storey Books,
a division of Juta & Co Ltd

© Troy Blacklaws, 2011

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2013

ISBN : 978-2-0813-1662-1

Pour Daniela.

« It's a cruel crazy beautiful world... »

Johnny Clegg & Savuka

Le Cap. Décembre 2004.

Un garçon mène une vache maigre, jaune pâle, le long d'une passerelle métallique au-dessus de l'autoroute N2 à la périphérie de la ville. La passerelle est entièrement grillagée pour empêcher les vaches cinglées de sauter et les garçons amers de lâcher des briques sur les automobiles qui dévorent le macadam au-dessous. Pour ces garçons, cette liberté que Mandela a tant désirée, c'est une blague.

Un voile de fumée et la poussière d'été qui traîne au-dessus du bidonville de Crossroads.

Derrière nous, le soleil est en vol stationnaire au-dessus de la montagne de la Table.

Sur le bord de la route, une dépanneuse, telle une mante religieuse morbide, rêve de sa prochaine victime.

Et, à la radio, Miles Davis souffle ses notes aiguës de cigale.

Regardez mon vieux, une main paresseuse sur le volant de sa Benz de 1974, vert céladon, et l'autre en train de peigner ses cheveux en ailes de corbeau. Zero Cupido :

avec sa chemise hawaïenne flottante et ses bottes en serpent, il ressemble à un personnage un peu louche de dealer cubain dans un film américain. En fait, il est moitié malais, moitié cubain. Avec une petite goutte de sang *hottentot*. Théoriquement, il est musulman. En réalité, il adore le whisky et le porc, et il n'a pas mis les pieds à la mosquée depuis longtemps. Il n'a aucune intention de faire le Hadj, mais il aime bien orienter sa vie vers La Mecque. Il trace une flèche du bout du pied dans le sable chaque fois qu'il est à la plage. Il a dessiné une flèche au crayon sous le toit de la véranda. Quand il erre comme un fantôme dans Le Cap, il lève les yeux vers les étoiles pour trouver le sud et calculer ensuite où se trouve La Mecque. Ce repère imaginaire dans sa tête, c'est, me dit-il, *ce qui empêche le monde de tourner dans n'importe quel sens*.

Sans aucune raison apparente, Zero a décidé de mettre les choses au point. Jero, m'a-t-il dit, *la vie de parasite, c'est fini*. Il ne va plus jeter son argent, consciencieusement gagné (?!), par les fenêtres pour un fils qui est *un vagabond et un rêveur : toujours à flâner sur la jetée, toujours à siroter des cocktails avec des pseudo-artistes homos, toujours à griffonner des poèmes à l'eau de rose*. Il a craché le mot *poèmes* comme il aurait craché un noyau de litchi. Il n'a plus de temps à perdre avec *des putains de jonquilles qui dansent dans la brise*. Savoir s'il recycle le seul vers dont il se souvienne de l'époque de l'école ou s'il traite tous les poètes et autres artistes de *jonquilles*, ce n'est pas clair.

Mon vieux pense qu'il a les pieds sur terre. Il passe son temps à polir sa Benz, à palper les seins des putains, à couper des tranches de *biltong* de koudou, à asperger ses *fish and chips* de vinaigre, à retourner des côtelettes

brûlantes du bout des doigts qu'il lèche ensuite. Il n'y a pas une once de finesse en lui. Son idée du raffinement : astiquer le canon de son Colt 45 avec un chiffon sale, ou bien mesurer et ajuster l'avance à l'allumage de ses bougies. Il veut que l'étincelle fuse... pour *se consumer sans laisser de traces*.

Je méprise en silence son monde de drogue et de deal, son temps passé à siffler les écolières en jupe courte, à jouer au billard dans des bars louches, à additionner ses gains sur une boîte d'allumettes et à fumer de gros cigares de La Havane.

Pour Zero, ma façon de m'adapter à l'éphémère, aux choses qui ne sont ni ici ni là, est un vrai mystère. Moi, je suis sidéré par le bruit que font les vieux en aspirant à travers les espaces vides entre leurs dents. Je renifle la volute de fumée qui s'échappe d'une bouteille de bière à peine décapsulée comme si c'était du parfum. J'aime le jambon de Parme coupé en tranches opaques. Je m'attarde dans les cinémas longtemps après la fin d'un film pour profiter de l'ambiance autant que possible. J'adore les films d'art et d'essai avec leurs dénouements complètement zen qui restent suspendus dans l'atmosphère. Je fixe des lampes à lave jusqu'à ce que je voie des flamants roses et des fantômes. J'écoute de la musique folk indie et du garage rock bizarre plutôt que du hard-rock. Tout cela fait de moi un *moffie* à ses yeux. Une tapette du vers libre, à l'âme sans attache.

Il n'a pas entièrement tort. J'ai toujours que dalle sur le papier après deux ans de travail sur ma thèse consacrée à García Márquez, à l'université du Cap. Je me suis perdu dans le labyrinthe poussiéreux de sa mentalité latino-américaine. Toutes les pensées que j'avais posées par écrit

sont devenues des poèmes... et une pièce de théâtre. *Perdu* ? Pour Zero, cela dépasse l'imagination. Il ne s'aventure jamais au-delà des Cape Flats sans une carte à la main. Il adore déplier une carte routière et suivre du doigt la N2 jusqu'à Durban. Et rire ensuite quand je tente maladroitement de replier sa carte comme un origami, en respectant les plis originaux. C'est un peu ironique pour un homme à l'éthique aussi floue d'être autant obsédé par les points cardinaux dans un pays où les bidonvilles en pleine expansion rendent les cartes obsolètes du jour au lendemain.

Je le maudis de m'avoir exilé à Hermanus pour y survivre tout seul : ce trou perdu de ville portuaire au sud-est du Cap. *Hermanus*. J'espère que vous n'en avez jamais entendu parler.

Nous passons devant un feu qui fait rage sur la bande de séparation de l'autoroute. Un vieil homme aux allures de sorcier agite un chasse-mouches au-dessus des flammes.

Mes amigos ont pitié de moi. Au crépuscule, ils vont tous se rendre au port du Cap pour saluer le coucher du soleil en buvant des verres. Ils vont discuter de leurs rêves d'enregistrer un disque, se lancer dans leurs théories fumeuses pour expliquer pourquoi le rêve arc-en-ciel de Mandela a été perdu de vue dans ce pays de contradictions. Et moi, je serai où pendant ce temps-là ? À Hermanus, l'autre versant de Hangklip, loin de la verve jazzée du Cap.

« Mon père et le père de mon père étaient pêcheurs à Kalk Bay », entonne Zero. « Jero, mon garçon, tu descends d'une longue lignée de pêcheurs. »

Il détourne son attention du sigle Benz sur le capot pour me dévisager sans cligner des yeux, histoire de me foutre la trouille.

Je crois qu'il tente par là de me prouver la futilité et l'absurdité d'étudier García Márquez.

« Mais, Papa, cette mer a été vidée de ses poissons, et les pêcheurs disparaissent les uns après les autres. Et puis mon autre grand-père a enseigné la philosophie. »

Il a enseigné à Vienne jusqu'en 1937. Ensuite, il s'est embarqué pour Le Cap. Il fait partie des rares juifs qui ont eu de la chance. La chance d'éviter les nazis à ce moment-là. La chance aussi d'avoir passé l'arme à gauche avant que sa fille s'éprenne d'un musulman.

Zero chasse mes mots de la main qui lui servait à se coiffer à travers la vitre baissée.

« Et il lui a fallu vendre des journaux dans la rue pour avoir un toit au-dessus de la tête quand il est arrivé au Cap. Ce n'est pas avec la philosophie que tu vas te payer un poisson et une bière. Je vais te dire les choses comme elles sont, mon garçon, si tu veux survivre... il faut que tu aies quelque chose à vendre. »

C'est le conseil de survie n° 1 de Zero.

Il vous refilera cette sagesse chèrement gagnée pour pas un rond. Une main paume vers le haut (comme si elle tenait en équilibre le cercle du volant) et l'autre avec les doigts écartés (tapant sur son ventre tendu comme un tambour), il peut sans doute vous faire penser à Bouddha appelant la terre à être le témoin de son moment d'illumination.

Je regarde par ma fenêtre et je vois quatre jeunes hommes nus au bord de la route : couverts d'argile blanche des pieds à la tête, ils sont perchés sur le toit

d'une automobile désossée. J'entends brièvement résonner les basses d'un *boom box* et j'aperçois leurs yeux qui nous suivent.

Ils s'attardent dans mon esprit bien après qu'ils ont disparu dans le rétroviseur. L'argile blanche les rend invisibles aux esprits qui veulent les corrompre pendant cette période de transition incertaine, quand ils ne sont plus des garçons qui gardent les vaches et attrapent des lézards, et ne sont pas encore des hommes.

Dans le passé, quand ils approchaient de l'âge adulte, les garçons Xhosa étaient envoyés de la hutte de leur mère au fin fond du *bundu* sauvage pour apprendre à survivre grâce à la chasse et à la cueillette. On ne pouvait jamais les voir pendant ce temps intermédiaire. Maintenant, il ne reste pratiquement plus de *bundu*, et les seuls animaux sauvages sont les babouins qui racolent les touristes, les chiens sauvages et les rats effrontés. Chaque jour, une nouvelle rangée de huttes de bidonville surgit comme par magie de la poussière du *bundu* qui disparaît à vue d'œil, qui meurt. Et, chaque jour, les gens vont un peu plus loin pour trouver du petit-bois.

Zero prend la sortie du Strand. Le panneau est criblé d'impacts de balles. C'est un Nevada irréel plutôt que le nirvana annoncé.

L'apartheid reposait sur des panneaux indicateurs statiques, sans équivoque. Aujourd'hui, les pancartes changent tout le temps. Les mots inscrits s'effacent ou bien les panneaux sont de travers après que des taxis kamikazes ont percuté un poteau. Ils se transforment en toiture dans les bidonvilles ou bien, retournés, deviennent les enseignes d'un coiffeur, d'un débit de boissons clandestin ou d'un vendeur de cercueils d'occasion. Même les bornes

kilométriques sont volées pour retenir les toiles de tente dans le vent hurlant du sud-est. Les noms des morts disparaissent des cimetières, les lettres en cuivre sont échangées contre de la drogue. L'époque où les mots restaient immobiles sur les poteaux est depuis longtemps révolue. Les mots ne tiennent tout simplement plus en place.

« Mais toi, Papa, tu ne prends pas de poissons », ai-je l'audace de répliquer après un long silence.

Ça aussi, c'est le scénario habituel. Je trouve des failles dans sa logique, et il s'empresse de changer d'angle.

« Je vends autre chose.

— Et un jour, ils te mettront en prison.

— Je suis trop futé pour eux, mon garçon. »

Il cligne de l'œil d'un air narquois.

« Je ne laisse aucune trace. Aucune preuve. »

Il souffle puissamment en faisant vibrer ses lèvres. Cette tentative de dramatiser les choses tombe à plat. On pourrait penser qu'il aurait renoncé à faire son cirque avec moi. Je ne suis pas dupe. Ses potes, au contraire, le considèrent comme un dieu dès qu'il est question de ses vanes et de ses tuyaux.

Ses potes étant ses acolytes : Canada Dry et Dove Bait. Des types qui seraient prêts à mourir pour lui, comme il aime à me le répéter. Avec un soupçon de ressentiment à mon égard, moi qui ne suis pas prêt à le faire.

Il avait trouvé un boulot sur les docks à Canada Dry, ce débile de dealer, à sa sortie de prison.

À Dove Bait, le Casanova prétentieux des Cape Flats, il avait trouvé un docteur pour crocheter le fœtus non désiré de sa petite amie avec le rayon tordu d'une roue de bicyclette.

Et il y avait aussi cet autre pote qu'il avait caché dans notre grenier pendant deux ans parce qu'il avait écrasé son ennemi Black Mamba dans la guerre des taxis. Avec lui, c'est plus difficile de savoir comment il fait pour déchiffrer Zero. Il est dur et taciturne. Il a survécu dans le grenier avec des sardines en boîte et des livres que j'ai empruntés pour lui à la bibliothèque de l'université. Il était accro à Freud. Quand il s'est aventuré dehors de nouveau, il s'était rasé le crâne pour éviter les types de Black Mamba, s'était fait tatouer le mot *Phoenix* sur le front et faisait rouler *dingdingding* des boules chinoises Baoding dans la paume de sa main. Le vieux chauffeur de taxi toujours joyeux qu'ils appelaient Bahaya était mort. Pour le remplacer, nous avons un gourou d'arrière-cour aux yeux d'iguane, en chemise Lacoste rose délavé, qui pouvait tuer un moineau dans notre citronnier avec sa sarbacane.

Canada Dry, toujours pété à l'herbe, se moquait de la sarbacane en disant que c'était un *bong* pour la *ganja*, importé du Congo, et qu'elle était aussi longue que le congre de Dove Bait. Phoenix est le seul à ne jamais faire de plaisanteries, à n'être jamais grivois. Il écoute toutes leurs histoires de machos avec un sourire sardonique sur les lèvres. Parfois, il m'adresse un clin d'œil complice. Il est aussi équilibré et zen qu'un niveau à bulle. Et pourtant j'imagine qu'il serait prêt, lui aussi, à mourir pour Zero.

« Pas de preuves, répète Zero.

— Alors tu préférerais que je devienne un truand plutôt qu'un poète ?

— Tu méprises la main qui te nourrit, Jerusalem. »

Zero crache dans le vent. Quand il utilise mon prénom entier, c'est qu'il est agacé.

« Et puis, dans d'autres pays, on peut vendre librement ce que je vends. La loi est changeante. Les taulards d'hier sont les héros d'aujourd'hui dans ce pays de dingues. Ce qui est sur le marché noir en ce moment, tu vas le trouver demain dans un 7-Eleven. »

Il écrase le champignon pour dépasser un taxi brinquebalant qui lâche une fumée noire. Un Zola Budd. En le dépassant, nous entendons le caquètement des poules dans une cage sur le toit du taxi.

Zero agite l'index sous mon nez.

« Souviens-toi de ceci. L'argent du truand t'a permis d'aller à l'université. Et tu continues de me demander de l'argent chaque fois que tu sors. »

Je me contente de fixer la route devant moi.

Sur le Strand, un chien noir galope dans le sable. Un surfeur glisse sur l'écume.

Je me souviens de Miriam, ma mère, sermonnant mon père pour m'avoir emmené nager trop loin du bord. Il m'appâtait et m'amadouait jusqu'au moment où je ne touchais plus le sable et me mettais à nager comme un petit chien. Il pensait que j'avais peur de la profondeur. Je ne lui ai jamais dit que j'avais peur des requins, parce qu'il m'aurait traité de *moffie*. Ma mère, à l'époque, n'était pas si loin. Elle restait dans la Benz et gribouillait dans les marges du journal jusqu'à ce qu'apparaisse une mosaïque de sirènes, de tortues et de filles nues. Ou bien elle s'asseyait sur un sarong à la plage, épluchait une mandarine et jetait les pelures dans les bottes en serpent de mon père.

C'était l'époque où elle apprenait encore aux filles à peindre sur soie. Et où elle mettait encore du rouge sur ses lèvres.

« Un jour, je vais trouver le moyen de survivre par la seule force du stylo.

— Survivre, hein ? En écrivant des *poèmes* ? Dis-moi un peu, ça se vend combien un *poème* sur le marché ? »

De la part d'un homme qui, autrefois, me racontait des histoires magiques, tout droit sorties de sa tête. Que s'est-il passé pour qu'il finisse par être obsédé par l'argent et tellement aride ?

Un pick-up Chevy Silverado nous colle au train.

« Combien vous vous faites, les gars, avec une métaphore toute fraîche, hein ? Est-ce que vous vendez au rabais celle qui a été un peu tripotée ? Ou bien est-ce qu'elle s'épanouit, comme une opale ou une chatte, quand on la touche ? »

Voilà, mon vieux, sans le vouloir, fait de la poésie pour dénigrer la poésie.

La Silverado lance un appel de phares pour que nous nous rangions sur la gauche et qu'elle puisse foncer.

Zero, les yeux fixés sur le rétroviseur, ne change pas de trajectoire.

La Silverado klaxonne.

Zero sort la main, le majeur dressé. Ce n'est pas un cow-boy en Silverado qui va lui faire quitter la route.

La Silverado klaxonne de nouveau.

Zero se contente de rire.

Des opales. Une autre de ses activités. Avec les diamants bruts.

Quant au reste, une image de ma mère au teint jaunâtre vient flotter dans mon esprit. Zero ne sort jamais

avec elle. À un certain moment, il devait cacher sous un voile sa petite amie à peau blanche. Et le tabou avait donné du piquant à leur aventure. À la plage, elle portait une burka, avec seulement une ouverture pour les yeux et une coiffe malaise pour aller au drive-in. La loi leur interdisait de se marier, ils étaient donc allés à Amsterdam. Après la sortie de prison de Mandela, ils étaient rentrés au Cap avec ma sœur et moi en souvenir de leur exil. Et, dans le pays arc-en-ciel de Mandela, ils n'avaient plus à biaiser ni à se cacher... mais, à ce moment-là, leur amour s'était déjà fané. Et les gens n'allaient plus voir des films dans les drive-in.

Pendant que Zero roule dans tout Le Cap, ma mère hante le jardin devant la maison, en murmurant à ses nains des mots obscurs que j'ai du mal à déchiffrer. Quand elle ne converse pas avec ses nains, elle part à la dérive dans ses rêves.

Juste devant nous, une planche de surf décolle de la galerie d'une Jeep. Elle rebondit sur le macadam, une fois, deux fois.

Zero fait une embardée pour l'éviter.

Fleuve Limpopo.

Juste au moment où une planche de surf ose rayer la peinture d'une Silverado dans le Sud, Jabulani Freedom Moyo émerge du Limpopo boueux qui serpente du Botswana au Mozambique et constitue la frontière entre le Zimbabwe et l'Afrique du Sud.

Pendant qu'il court sur un sentier dégagé sous une ligne électrique à haute tension, il repense aux circonstances dans lesquelles il est devenu un fugitif.

Il n'y a pas très longtemps encore, il enseignait l'anglais dans un collège à Bulawayo, dans les territoires méridionaux du Ndebele. L'après-midi, il était entraîneur pour le cross-country, le javelot, le saut en longueur et le football. Certes, il avait horreur de corriger des copies, mais il adorait les discussions animées avec ses élèves.

Un jour, pendant la pause-thé dans la salle des professeurs, il avait remarqué à voix haute devant ses collègues que Mugabe avait l'air d'un clown dans ses chemises aux couleurs vives, aux motifs javanais, version Afrique de l'Ouest. Ils avaient ri. Ils n'éprouvaient aucune

affection pour cet homme du peuple Shona qui avait pris les commandes de leur pays. Mais un mouchard avait estimé qu'il était de son devoir d'en parler au proviseur.

Le proviseur (un Shona qui devait à Mugabe son poste à Bulawayo) avait imposé à Jabulani de faire face à tous les élèves dans le préau de l'école lors de la lecture du chef d'inculpation (se moquer de Mugabe) et du verdict envoyé de Harare : Mister Moyo était renvoyé. Le proviseur avait rappelé à toute l'école que Mugabe avait été formé par les Jésuites avant de faire des études à l'étranger, et par conséquent n'était pas un clown. Il avait ajouté que Mister Moyo avait de la chance de ne pas être jeté en prison.

Des élèves et des professeurs eurent l'audace de protester contre cette manière injuste de mettre fin à la carrière d'un professeur à cause d'une plaisanterie. Ce n'était pas comme si Mister Moyo avait lancé des fléchettes sur un portrait de Mugabe ou comme s'il n'était pas resté parfaitement immobile quand Mugabe était passé avec son convoi de Mercedes Benz. Si les élèves de Bulawayo avaient appris une chose, c'était celle-ci : au Zimbabwe, la loi n'était qu'une lame de *panga* qui servait à faucher les ennemis de Mugabe.

L'ironie de l'affaire, c'était que Mugabe avait été le héros de Jabulani pendant la *chimurenga*, la longue lutte pour la liberté. Toute son enfance, Jabulani s'était incliné devant le Blanc en Rhodésie. Il en était au milieu de ses études secondaires quand Mugabe avait pris le pas sur ce vieux Blanc de Smith. La Rhodésie était désormais le Zimbabwe, et Salisbury s'appelait Harare. Et c'était dans ce Zimbabwe libre que Jabulani Freedom Moyo était devenu un être humain qui marchait la tête haute.

Mais les rumeurs avaient commencé à circuler rapidement. Des massacres dans le sud du Ndebele. Des cadavres jetés dans un vieux puits de mine. Des filles violées. Des fermiers blancs chassés de leurs fermes que Mugabe avait alors données à ses compagnons. Des ouvriers agricoles déracinés et affamés campant dans des fossés au bord des routes. Et, à la fin, le *jambanja*, le chaos provoqué par cette épuration, s'était étendu bien au-delà des fermes, et on voyait les fugitifs sur les trottoirs des villes, avec leurs poulets tremblotants à la main et leurs chèvres efflanquées, et leurs cacahuètes dans des bidons de Castrol.

Les professeurs avaient levé les yeux de leur journal ou de leur café quand Jabulani était venu vider son casier dans la salle des professeurs. Quelqu'un (le mouchard ?) y avait mis une grenouille écrasée et desséchée. Les professeurs avaient ignoré les mises en garde du proviseur Shona, s'étaient levés et avaient tapé leurs cuillers contre leurs tasses de thé pour manifester, dans ce staccato, leur camaraderie. Pour Jabulani, ils avaient pris le risque de se faire bastonner la plante des pieds ou *sous-mariner* la tête par les hommes de main de Mugabe.

Un de ses élèves était venu dans la salle de classe pour lui dire qu'il avait appris une foule de choses pendant ses cours et qu'il voulait maintenant devenir écrivain. Il avait appris à être sensible à la musique des mots. Le garçon avait caché ses larmes de la main, et Jabulani l'avait serré dans ses bras, avant de lui donner un volume d'Hemingway. Un livre sur un vieux pêcheur malchanceux était un curieux cadeau pour un garçon qui ne verrait peut-être jamais la mer.

Tout en rangeant ses livres et ses stylos dans un carton, Jabulani avait pensé que la liberté chèrement conquise du Zimbabwe était exactement comme ce marlin géant que le vieil homme avait mis tant de temps à remonter à la surface. Et à présent il était dévoré par les requins. Mais, dans le cas du Zimbabwe, le vieil homme n'avait pas chassé les requins qui fondaient sur sa prise. Lui aussi s'était mis à taillader le poisson en tous sens. C'était ça qui était tellement tordu.

Alors qu'il sortait de l'école, le proviseur avait intercepté Jabulani et fouillé le carton qu'il avait dans les mains, sans doute pour vérifier de ses propres yeux que Jabulani n'avait pas volé une poinçonneuse ou un dictionnaire d'anglais. Si Jabulani était prêt à dénigrer le maître du pays, il était impossible de savoir jusqu'où il pourrait déchoir : voilà quels avaient été les mots d'adieu du proviseur.

Jabulani enseignait depuis quatorze ans dans ce collège.

À compter de ce jour, il fut livré à la vindicte, pas une école ne l'aurait recruté.

En entendant sa vieille Datsun exploser, une nuit, il était sorti en courant et s'était cogné contre le cadavre du chat de la famille pendu à une corde.

Ils avaient peint sur les murs VIVA MUGABE avec le sang du chat.

Il avait fini par trouver un travail dans un magasin de vélos du nom de Cheap John's Cycle Repair. Mais ils avaient mis le feu au magasin, et Cheap John avait imputé tous ses malheurs à Jabulani. Dans une ville où une synagogue avait brûlé moins d'un an auparavant, la police avait à peine prêté attention à la disparition d'une boutique de bicyclettes. C'était en juin.

Et, depuis six mois désormais, il n'y avait plus eu de viande à mettre sur la moitié de miche de pain pour laquelle il faisait la queue tous les après-midi. Pendant six mois, ils avaient survécu grâce au maigre salaire d'infirmière que recevait sa femme, Thokozile. Depuis six mois, son fils et sa fille le dévisageaient, attendant le moment où il allait sortir un lapin d'un chapeau pour leur rappeler la magie d'autrefois.

Autrefois, il rentrait à la maison, fébrile après l'entraînement de football, et buvait une bière sur le perron pendant que le chat léchait ses tibias salés. Il tapait des mains quand son fils Panganai jouait de la guitare ou des percussions, et quand sa fille Tendai faisait la roue ou du hula-hoop. Dans ses poches, il avait toujours un médiateur pour Panganai ou une barrette pour Tendai. Et, après une autre bière ou deux, il flirtait avec Thokozile, soulevant sa jupe pour lui pincer les fesses.

Et puis il avait perdu son poste, et tout ce qu'il y avait de drôle et de juteux dans son monde lui avait été retiré.

« Il faut que tu t'éloignes de ce *gandanga* de Mugabe, de cet assassin », avait dit Thokozile pendant que les rats s'agitaient bruyamment dans le toit.

Ils proliféraient depuis que le chat avait été tué.

« Il ne va pas te lâcher, ce putain de *gandanga*. Et il va te tuer. Tout comme il tuera quiconque est son ennemi, Shona ou pas.

— Comment est-ce que je pourrais m'en aller ?

— Tu dois le faire, sinon nous allons crever de faim. C'est un bon moment maintenant, juste avant Noël, pour aller en Afrique du Sud. Les touristes du monde entier vont au Cap pour les vacances de Noël et ils ont de

l'argent plein les poches. Tu vas trouver un travail et nous envoyer de l'argent.

— Et je vais habiter où ?

— D'autres que toi ont trouvé une solution. Tu auras peut-être la chance de trouver du travail dans un bar où ils pourront te loger. »

Même si elle le poussait à partir, elle ne lui faisait aucun reproche sur la façon dont les choses avaient tourné. Elle ne lui rappelait jamais le fait qu'une plaisanterie idiote, un peu désinvolte, les avait condamnés à cette situation désespérée. Même s'il ne se montrait plus aussi entreprenant, elle continuait à l'attirer à elle dans l'obscurité, en lui disant qu'il serait toujours son homme. Et, après l'amour, il lui soufflait de l'air frais sur la tête, sur les sillons entre ses nattes.

Et ce n'était pas seulement Thokozile. Les trous dans les Puma de Panganai lui disaient aussi qu'il fallait partir. La jupe d'école de Tendai à l'ourlet rallongé et décoloré lui disait qu'il fallait partir. La huche à pain vide lui disait qu'il fallait partir. Les aboiements des chiens errants, qu'il écoutait quand il était réveillé au milieu de la nuit, lui disaient qu'il fallait partir. D'une façon ou d'une autre, il fallait qu'il les mette à l'abri de ce monde de fous infesté de rats, de l'indigence et de la mendicité, de la peur et de l'indécision.

Et cependant il avait une peur bleue de partir pour le Sud.

Il avait entendu parler des crocodiles et du contre-courant du Limpopo.

Il avait entendu parler des soldats gardant la frontière sur la rive opposée du Limpopo qui vous abattaient et

cachaient le cadavre plutôt que d'avoir à remplir les formalités de déportation.

Il avait entendu parler des *gumagumas* : les types qui rôdaient dans le *bundu* pour violer, voler, extorquer.

Il avait entendu parler des milices de fermiers d'Afrique du Sud qui roulent dans les zones frontalières et tirent sur les Zimbabwéens égarés. Les fermiers les accusent des pillages et des meurtres. Autrefois, la frontière était gardée par des appelés blancs. Maintenant qu'il n'y a plus de service militaire en Afrique du Sud, les frontières sont de véritables passoires.

Il avait entendu parler des déportés racontant que, dans une ville frontalière appelée Musina, le capitaine de la police avait des photos de réfugiés retrouvés morts. Une fille, Jendaya, avait été violée et tuée à coups de couteau par les *gumagumas*. Ils l'avaient trouvée avec sa culotte sur la tête. Un garçon, Goodwill, avait été volé et poignardé par les *gumagumas*. Dans sa poche, il y avait un papier écrit de la main de son instituteur, suppliant qu'on lui donne des pilules pour soigner sa mère qui crachait du sang.

Il n'avait pas d'argent pour les *malaishas*, les passeurs de clandestins (une moitié à l'avance, l'autre moitié à l'arrivée). Il n'avait pas d'amis au Cap chez qui il aurait pu débarquer avant de prendre ses marques.

S'il survivait aux crocodiles et aux soldats, aux *gumagumas* et aux milices, s'il était pris en stop jusqu'au Cap, il lui faudrait alors demander l'asile politique auprès du Home Affairs. Et, tant qu'il n'aurait pas ses papiers, il lui faudrait éviter les Nigériens à tel endroit et les Tanzaniens à tel autre, les Gambiens ici et les Kenyans là-bas. Il lui faudrait se tenir à l'écart des *townships* où les

Sud-Africains noirs accusaient les *sales* Zimbabwéens de leur voler leurs boulots et leurs filles, et de se livrer à la sorcellerie.

Cependant, il a de la chance d'être un homme parce qu'ils pourraient lui accorder l'asile politique. Ils ne donnent pas de papiers aux garçons et aux filles qui doivent donc survivre sans aucun recours. Les garçons campent sous les ponts, dans les caniveaux au bord des routes et dans les dépotoirs de la périphérie. On les voit (si on a des yeux pour voir) dans leurs shorts rapiécés et leurs tongs minables fouillant les poubelles, plaquant des accords sur des guitares fabriquées avec des boîtes de paraffine, jouant au football avec une balle de tennis pourrie, évitant les voitures pour aller mendier dès que les feux de signalisation passent de l'orange au rouge. Les vapeurs d'une bouteille de colle les font planer, tourbillonner, piquer du nez. Les filles, vous ne les voyez jamais. Elles se métamorphosent en femmes de ménage, en épouses ou en prostituées. Jamais en sirènes.

Un avion vrombit au-dessus de sa tête. Jabulani s'écarte du sentier pour grimper dans un acacia.

Son cœur continue de battre à tout rompre longtemps après que le bourdonnement de l'avion a disparu.

Une fois qu'il fera nuit, il pourra progresser vers le sud à travers ce *veld* inconnu, rempli de cris qui sont des ricanements, de coups de feu dans le lointain et de créatures aux dents en zigzag.

N° d'édition : L.01ELHN000305.N001
Dépôt légal : août 2013